

Voltaire

ROMANS ET CONTES

II

Candide

et autres contes

*Édition complète
présentée, établie et annotée
par Frédéric Deloffre
avec la collaboration
de Jacques Van den Heuvel*

*Postface
de Roland Barthes*

C.F. Deloffre
S.D. 23/11/94

Gallimard

LE DERNIER DES ÉCRIVAINS HEUREUX

Qu'avons-nous de commun, aujourd'hui, avec Voltaire ? D'un point de vue moderne, sa philosophie est démodée. Il est possible de croire à la fixité des essences et au désordre de l'histoire, mais ce n'est plus de la même façon que Voltaire. En tout cas, les athées ne se jettent plus aux pieds des déistes, qui n'existent d'ailleurs plus. La dialectique a tué le manichéisme, et l'on discute rarement de la Providence. Quant aux ennemis de Voltaire, ils ont disparu ou se sont transformés : il n'y a plus de jansénistes, de sociniens, de leibniziens ; les jésuites ne s'appellent plus Nonnotte ou Patouillet.

J'allais dire : il n'y a plus d'Inquisition. C'est faux, bien sûr. Ce qui a disparu, c'est le théâtre de la persécution, non la persécution elle-même : l'auto-da-fé s'est subtilisé en opération de police, le bûcher en camp de concentration, discrètement ignoré de ses voisins. Moyennant quoi, les chiffres ont pu changer : en 1721, neuf hommes et onze femmes furent brûlés à Grenade dans les quatre jours de l'échafaud de plâtre, et, en 1723, neuf hommes à Madrid, pour l'arrivée de la princesse française : ils avaient sans doute épousé leurs commères ou mangé du gras le vendredi. Répression horrible, dont l'absurdité soutient toute l'œuvre de Voltaire. Mais de 1939 à 1945, six millions d'hommes, entre autres, sont morts dans les tortures de la déportation, parce qu'ils étaient Juifs, eux, ou leurs pères, ou leurs grands-pères.

Nous n'avons pas eu un seul pamphlet contre cela. Mais c'est peut-être, précisément, parce que les chiffres ont changé. Si simpliste que cela paraisse, il y a une proportion entre la légèreté de l'arme voltairienne (petits rogatons, pâtés portatifs, fusées volantes) et le caractère sporadique du crime religieux au XVIII^e siècle : quantitativement limité, le bûcher devenait un principe, c'est-à-dire une cible : avantage énorme pour qui la combat : cela fait des écrivains triomphants. Car l'énormité même des crimes racistes, leur organisation par l'État, les justifications idéologiques dont on les couvre, tout cela entraîne l'écrivain d'aujourd'hui bien au-delà du pamphlet, exige de lui plus une philosophie qu'une ironie, plus une explication qu'un étonnement. Depuis Voltaire, l'histoire s'est enfermée dans une difficulté qui déchire toute littérature engagée, et que Voltaire n'a pas connue : pas de liberté pour les ennemis de la liberté : personne ne peut plus donner de leçon de tolérance à personne.

En somme, ce qui nous sépare peut-être de Voltaire, c'est qu'il fut un écrivain heureux. Nul mieux que lui n'a donné au combat de la Raison l'allure d'une fête. Tout était spectacle dans ses batailles : le nom de l'adversaire, toujours ridicule ; la doctrine combattue, réduite à une proposition (l'ironie voltairienne est toujours la mise en évidence d'une disproportion) ; la multiplication des coups, fusant dans toutes les directions, au point d'en paraître un jeu, ce qui dispense de tout respect et de toute pitié ; la mobilité même du combattant, ici déguisé sous mille pseudonymes transparents, là faisant de ses voyages européens une sorte de comédie d'esquive, une scapinade perpétuelle. Car les démêlés de Voltaire et du monde sont non seulement spectacle, mais spectacle superlatif, se dénonçant soi-même comme spectacle, à la façon de ces jeux de Polichinelle que Voltaire aimait beaucoup, puisqu'il avait un théâtre de marionnettes à Cirey.

Le premier bonheur de Voltaire fut sans doute celui de son

temps. Il faut s'entendre : ce temps fut très dur, et Voltaire en a dit partout les horreurs. Pourtant aucun moment n'a mieux aidé l'écrivain, ne lui a davantage donné la certitude de lutter pour une cause juste et naturelle. La bourgeoisie, dont est issu Voltaire, possédait déjà une grande partie des positions économiques ; présente dans les affaires, dans le commerce et l'industrie, dans les ministères, dans les sciences, dans la culture, elle savait que son triomphe coïncidait parfaitement avec la prospérité de la nation et le bonheur de chaque citoyen. Elle avait de son côté la puissance virtuelle, la certitude de la méthode, l'héritage encore pur du goût ; devant elle, contre elle, tout ce qu'un monde agonisant peut étaler de corruption, de bêtise et de férocité. C'était déjà un grand bonheur, une grande paix que de combattre un ennemi si uniformément condamnable. L'esprit tragique est sévère parce qu'il reconnaît, par obligation de nature, la grandeur de l'adversaire : Voltaire n'eut pas l'esprit tragique : il n'eut à se mesurer avec aucune force vive, avec aucune idée, aucun homme qui pussent lui donner sérieusement à réfléchir (sauf le passé : Pascal, et l'avenir : Rousseau ; mais il les escamota tous deux) : jésuites, jansénistes ou parlements, c'étaient de grands corps figés, vidés de toute intelligence, pleins seulement d'une férocité intolérable pour le cœur et l'esprit. L'autorité, même dans ses manifestations les plus sanglantes, n'était plus qu'un décor ; il suffisait de promener au milieu de cette mécanique le regard d'un homme pour qu'elle s'écroulât. Voltaire sut avoir ce regard malin et tendre (Le cœur même de Zaïre, dit M^{me} de Genlis, était dans ses yeux), dont le pouvoir de rupture a été de porter simplement la vie au milieu de ces grands masques aveugles qui régentaient encore la société.

C'était en effet un bonheur singulier que d'avoir à combattre dans un monde où force et bêtise étaient continuellement du même bord : situation privilégiée pour l'esprit. L'écrivain était du même côté que l'histoire, d'autant plus heureux qu'il la sentait comme un couronnement, non

comme un dépassement qui eût risqué de l'emporter lui-même.

Le second bonheur de Voltaire fut précisément d'oublier l'histoire, dans le temps même où elle le portait. Pour être heureux, Voltaire a suspendu le temps ; s'il a une philosophie, c'est celle de l'immobilité. On connaît sa pensée : Dieu a créé le monde comme un géomètre, non comme un père. C'est-à-dire qu'il ne se mêle pas d'accompagner sa création, et qu'une fois réglé, le monde n'entretient plus de rapports avec Dieu. Une intelligence originelle a établi une fois pour toutes un certain type de causalité : il n'y a jamais d'effets sans causes, d'objets sans fins, le rapport des uns et des autres est immuable. La métaphysique voltairienne n'est donc jamais qu'une introduction à la physique, et la Providence une mécanique. Car Dieu retiré du monde qu'il a créé (comme l'horloger de son horloge), ni Dieu ni l'homme ne peuvent plus bouger. Certes le Bien et le Mal existent ; mais entendez le bonheur et le malheur, non la faute ou l'innocence ; car l'un et l'autre ne sont que les éléments d'une causalité universelle ; ils ont une nécessité, mais cette nécessité est mécanique, et non morale : le Mal ne punit pas, le Bien ne récompense pas : ils ne signifient pas que Dieu est, qu'il surveille, mais qu'il a été, qu'il a créé.

Si donc l'homme s'avise de courir du Mal au Bien par un mouvement moral, c'est à l'ordre universel des causes et des effets qu'il attende ; il ne peut produire par ce mouvement qu'un désordre bouffon (c'est ce que fait Memnon, le jour où il décide d'être sage). Que peut donc l'homme sur le Bien et le Mal ? Pas grand-chose : dans cet engrenage qu'est la création, il n'y a place que pour un jeu, c'est-à-dire la très faible amplitude que le constructeur d'un appareil laisse aux pièces pour se mouvoir. Ce jeu, c'est la Raison. Il est capricieux, c'est-à-dire qu'il n'atteste aucune direction de l'Histoire : la Raison paraît, disparaît, sans autre loi que l'effort tout personnel de quelques esprits : il n'y a jamais entre les bienfaits de l'Histoire (inventions utiles, grandes

œuvres) qu'un rapport de contiguïté, non de fonction. L'opposition de Voltaire à toute intelligence du Temps est très vive. Pour Voltaire, il n'y a pas d'Histoire, au sens moderne du mot, rien que des chronologies. Voltaire a écrit des livres d'histoire pour dire expressément qu'il ne croyait pas à l'Histoire : le siècle de Louis XIV n'est pas un organisme, c'est une rencontre de hasards, ici les Dragonnades, là Racine. La Nature elle-même, bien entendu, n'est jamais historique : étant essentiellement art, c'est-à-dire artifice de Dieu, elle ne peut bouger ou avoir bougé : les montagnes n'ont pas été amenées par les eaux, Dieu les créa une fois pour toutes à l'usage des animaux, et les poissons fossiles — dont la découverte excitait beaucoup le siècle — ne sont que les restes très prosaïques des pique-niques de pèlerins : il n'y a pas d'évolution.

La philosophie du Temps sera l'apport du XIX^e siècle (et singulièrement de l'Allemagne). On pourrait croire que la leçon relativiste du passé est au moins chez Voltaire, comme dans tout le siècle, remplacée par celle de l'espace. C'est à première vue ce qui a lieu : le XVIII^e siècle n'est pas seulement une grande époque de voyages, celle où le capitalisme moderne, alors de prépondérance anglaise, organise définitivement son marché mondial, de la Chine à l'Amérique du Sud ; c'est surtout le siècle où le voyage accède à la littérature et emporte une philosophie. On connaît le rôle des jésuites, par leurs Lettres édifiantes et curieuses, dans la naissance de l'exotisme. Dès le début du siècle, ces matériaux sont transformés et ils aboutissent rapidement à une véritable typologie de l'homme exotique : il y a le Sage égyptien, l'Arabe mahométan, le Turc, le Chinois, le Siamois, et le plus prestigieux de tous, le Persan. Tous ces orientaux sont maîtres de philosophie ; mais avant de dire laquelle, il faut noter qu'au moment où Voltaire commence à écrire ses Contes, qui doivent beaucoup au folklore oriental, le siècle a déjà élaboré une véritable rhétorique de l'exotisme, une sorte de digest dont les figures

sont si bien formées et si bien connues, qu'on peut désormais y puiser rapidement, comme dans une réserve algébrique, sans plus s'embarrasser de descriptions et d'étonnements; Voltaire n'y manquera pas, car il ne s'est jamais soucié d'être « original » (notion d'ailleurs toute moderne); l'oriental n'est pour lui, comme pour aucun de ses contemporains, l'objet, le terme d'un regard véritable; c'est simplement un chiffre usuel, un signe commode de communication.

Le résultat de cette conceptualisation, c'est que le voyage voltairien n'a aucune épaisseur; l'espace que Voltaire parcourt d'une marche forcenée (car on ne fait que voyager dans ses Contes) n'est pas un espace d'explorateur, c'est un espace d'arpenteur, et ce que Voltaire emprunte à l'humanité allogène des Chinois et des Persans, c'est une nouvelle limite, non une nouvelle substance; de nouveaux habitacles sont attribués à l'essence humaine, elle prospère, de la Seine au Gange, et les romans de Voltaire sont moins des enquêtes que des tours de propriétaire, que l'on oriente sans grand ordre parce qu'il s'agit toujours du même enclos, et que l'on interrompt capricieusement par des haltes incessantes où l'on discute, non de ce que l'on voit, mais de ce que l'on est. C'est ce qui explique que le voyage n'est ni réaliste ni baroque (la veine picaresque des premiers récits du siècle s'est complètement tarie); il n'est même pas une opération de connaissance, mais seulement d'affirmation: c'est l'élément d'une logique, le chiffre d'une équation; ces pays d'Orient, qui ont aujourd'hui un poids si lourd, une individuation si prononcée dans la politique mondiale, ce sont pour Voltaire des sortes de cases vides, des signes mobiles sans contenu propre, des degrés zéros de l'humanité, dont on se saisit prestement pour se signifier soi-même.

Car tel est le paradoxe du voyage voltairien: manifester une immobilité. Il y a certes d'autres mœurs, d'autres lois, d'autres morales que les nôtres, et c'est ce que le voyage enseigne; mais cette diversité fait partie de l'essence humaine et trouve par conséquent très vite son point

d'équilibre; il suffit donc de la reconnaître pour en être quitte avec elle: que l'homme (c'est-à-dire l'homme occidental) se multiplie un peu, que le philosophe européen se dédouble en sage chinois, en Huron ingénu, et l'homme universel sera créé. S'agrandir pour se confirmer, non pour se transformer, tel est le sens du voyage voltairien.

Ce fut sans doute le second bonheur de Voltaire que de pouvoir s'appuyer sur une immobilité du monde. La bourgeoisie était si près du pouvoir qu'elle pouvait déjà commencer à ne pas croire à l'Histoire. Elle pouvait aussi commencer à refuser tout système, suspecter toute philosophie organisée, c'est-à-dire poser sa propre pensée, son propre bon sens comme une Nature à laquelle toute doctrine, tout système intellectuel ferait offense. C'est ce que fit Voltaire avec éclat, et ce fut son troisième bonheur: il dissocia sans cesse intelligence et intellectualité, posant que le monde est ordre si l'on ne cherche pas abusivement à l'ordonner, qu'il est système, à condition que l'on renonce à le systématiser: c'est là une conduite d'esprit qui a eu une grande fortune par la suite: on l'appelle aujourd'hui anti-intellectualisme.

Fait notable, tous les ennemis de Voltaire pouvaient être nommés, c'est-à-dire qu'ils tenaient leur être de leur certitude: jésuites, jansénistes, sociniens, protestants, athées, tous ennemis entre eux, mais réunis sous les coups de Voltaire par leur aptitude à être définis d'un mot. Inversement, sur le plan du système dénommatif, Voltaire échappe. Doctrinalement, était-il déiste? leibnizien? rationaliste? à chaque fois, oui et non. Il n'a d'autre système que la haine du système (et l'on sait qu'il n'y a rien de plus âpre que ce système-là); ses ennemis seraient aujourd'hui les doctrinaires de l'Histoire, de la Science (voir ses railleries à l'égard de la haute science dans L'Homme aux quarante écus), ou de l'Existence; marxistes, progressistes, existentialistes, intellectuels de gauche, Voltaire les aurait haïs, couverts de lazzi incessants, comme il a fait, de son temps, pour les jésuites. En opposant continuellement intelligence et intellectualité, en se servant de

l'une pour ruiner l'autre, en réduisant les conflits d'idées à une sorte de lutte manichéenne entre la Bêtise et l'Intelligence, en assimilant tout système à la Bêtise et toute liberté d'esprit à l'Intelligence, Voltaire a fondé le libéralisme dans sa contradiction. Comme système du non-système, l'anti-intellectualisme élude et gagne sur les deux tableaux, joue à un perpétuel tourniquet entre la mauvaise foi et la bonne conscience, le pessimisme du fond et l'allégresse de la forme, le scepticisme proclamé et le doute terroriste.

La fête voltairienne est constituée par cet alibi incessant. Voltaire bâtonne et esquive à la fois. Le monde est simple pour qui termine toutes ses lettres, en guise de salutations cordiales, par : Écrasons l'infâme (c'est-à-dire le dogmatisme). On sait que cette simplicité et ce bonheur furent achetés au prix d'une ablation de l'Histoire et d'une immobilisation du monde. De plus, c'est un bonheur qui, malgré son triomphe éclatant sur l'obscurantisme, laissait beaucoup de personnes à sa porte. Aussi, conformément à la légende, l'anti-Voltaire, c'est bien Rousseau. En posant avec force l'idée d'une corruption de l'homme par la société, Rousseau remettait l'Histoire en mouvement, établissait le principe d'un dépassement permanent de l'Histoire. Mais par là même, il faisait à la littérature un cadeau empoisonné. Désormais, sans cesse assoiffé et blessé d'une responsabilité qu'il ne pourra plus ni complètement honorer, ni complètement éluder, l'intellectuel va se définir par sa mauvaise conscience : Voltaire fut un écrivain heureux, mais ce fut sans doute le dernier.

Roland Barthes.

DOSSIER